

## Exposé d'Alain BOYER

### « Le XXI<sup>e</sup> siècle est religieux... pour le pire et pour le meilleur ! »

**Chantal DILLER :** Je vais donner la parole à Alain BOYER, qui a participé déjà en 2010 à notre colloque « Idéologies, religions : et la démocratie ? Qu'est-ce que la laïcité ? » Un grand merci à vous de revenir pour nous donner votre analyse de ce XXI<sup>e</sup> siècle.

Alain Boyer est juriste et agrégé d'histoire, énarque, membre de l'administration préfectorale. Ancien conseiller au Bureau des cultes, il a suivi à ce titre les travaux du Conseil de réflexion sur l'islam en France (Corif), créé en 1989 par le ministre de l'Intérieur Pierre Joxe. Il a publié aussi *Le Droit des religions* (PUF, 1993), *L'Islam en France* (PUF, 1998), et *1905 : la Séparation Églises-État. De la guerre au dialogue* (Cana, 2004).

**Alain BOYER :** Madame la présidente, mesdames et messieurs, chers amis, je suis heureux d'être parmi vous dans cette belle salle et je remercie les organisateurs de cette rencontre de réflexions autour du XXI<sup>e</sup> siècle. Je vais essayer de faire le lien avec l'exposé de Laurent NAAS en disant que dans tous ces domaines, il y a une longue coexistence, très souvent, de formes anciennes et de formes extrêmement nouvelles, et c'est vrai en particulier pour les religions.

On pense normalement que l'on n'écrit plus à la main. Aujourd'hui, je veux pourtant rendre hommage aux copistes au cours des siècles parce que les philosophes, par exemple les philosophes grecs, ne nous sont parvenus que grâce aux copistes. Et puis nous avons encore, en 2014, des copistes que les juifs appellent les *soferim*, dont certains se trouvent même à Strasbourg et qui vivent de ce métier. Les rouleaux de la Torah – Sefer – sont aujourd'hui plus nombreux, mais ils sont écrits par des copistes dans des conditions très spécifiques et un Sefer Torah vaut environ vingt mille euros. Évidemment, on n'en achète pas tous les jours et il est plus facile d'utiliser le numérique. Avec le numérique, nous nous échangeons énormément de mails mais ils se perdent vite ; cependant, nous continuons à envoyer des courriers papier qui se conservent mieux et les éditeurs continuent à éditer sur papier les correspondances des principaux penseurs et écrivains.

Notre sujet est : « Le XXI<sup>e</sup> siècle est religieux... ». Ce sera la première affirmation, qui peut être bien sûr critiquée. Ensuite, la deuxième partie sera « ... pour le pire... » – ce sera une constatation des conflits de notre monde actuel tel qu'il fonctionne –, et je terminerai par « ... pour le meilleur » – si nous le voulons. Pour le meilleur, peut-être.

Cette réflexion demande d'abord à ce qu'on définisse le XXI<sup>e</sup> siècle. Pour moi, de façon symbolique, il commence avec le 11-Septembre ou dès la chute du mur de Berlin et l'effondrement du « socialisme réel ». J'éviterai évidemment de parler de choc des civilisations, de choc des religions ou de choc des cultures. J'éviterai aussi de penser qu'il y a une fin de l'histoire ; l'histoire continue. Je précise que je suis historien et que j'ai eu le plaisir d'enseigner au lycée Pasteur où je fus pendant de nombreuses années collègue de Roland Ries, actuel sénateur-maire de Strasbourg, qui nous rejoindra tout à l'heure.

## Le XXI<sup>e</sup> siècle est religieux...

Ce titre fait directement allusion à la formule attribuée à Malraux qui fut un grand écrivain (éloge de Jean Moulin entrant au Panthéon) et le premier ministre français de la Culture. Depuis, sous tous les régimes de gauche ou de droite, il y a toujours eu un ministre de la Culture, ce qui est bien une spécificité française. Pourquoi cette formule ? En cherchant bien, je crois qu'elle a été prononcée lors d'une conférence dont nous n'avons pas conservé la trace matérielle. Pourquoi cette formule a-t-elle été retenue ? C'est qu'à l'époque, elle choquait, parce qu'elle a été prononcée dans les années 1960. En 1968, tout le monde pensait, en particulier en France, que la religion appartenait définitivement au passé. C'est un courant qui naissait à partir des Lumières, de la rationalité. Cette disparition de la religion était de l'ordre de la constatation historico-sociologique, pourrions-nous dire, ou plus même du souhait : elle devait disparaître pour le bien de l'individu en marche vers la liberté. C'était une époque où la philosophie marxiste était la référence fondamentale. Tout chercheur – je parle par exemple d'historiens –, même s'il votait à droite, devait faire référence à Marx. Un de mes maîtres à l'École normale supérieure, Althusser, avait écrit : « Relire Marx. » Peut-être serait-il bon, maintenant que le marxisme a disparu et que les régimes de type soviétique se sont effondrés jusqu'en Chine, qu'on relise vraiment Marx parce qu'il a encore bien des choses à nous apporter, et en particulier le premier Marx, celui de la période dite du socialisme utopique. Je crois que cet élément est important. Toute une partie de l'opinion, en ces années 1960, a été surprise par cette affirmation de Malraux, et c'est pour cela d'ailleurs qu'on l'a remarquée.

Il faut voir qu'en France, toute la pensée, toutes les Lumières depuis Voltaire en particulier, s'est opposée à la religion aliénante qui gardait des superstitions. Tout ceci a dominé la pensée pendant de longues années, mais maintenant, peut-être est-on moins sûr de ces affirmations disant que la religion allait disparaître. Elle résiste bien, pour certains même trop bien. Il faut se rappeler que nos civilisations, comme le disait Valéry après les massacres de la Première Guerre mondiale, savent maintenant qu'elles sont mortelles. Mais aussi, nos civilisations ont été marquées, souvent inconsciemment, par la religion. Certes, les dieux que l'on adorait, à commencer par les dieux de la cité, pour les philosophes grecs, étaient fondamentalement des dieux de combat, mais il était impensable, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, même pour les humanistes, de penser un monde sans dieu. Même Socrate appelait à un approfondissement du religieux. Il n'est qu'à voir le mythe de la caverne de Platon pour sentir le passage des dieux visibles, anthropomorphes, anthropologiques, du peuple pour un dieu inconnu, un dieu suprême.

Là, nous entrons dans un conflit d'étymologie. D'où vient le mot religion, religieux ? Pas de problème, du latin *religiosus*. Le problème, c'est que *religiosus* a plusieurs sens qui vont de superstitieux à craintif, civil, civique, pieux... En fait, il y a deux racines. L'une, *religere*, va dans le sens de relier, d'échanger ; l'autre, *religare*, est l'idée de se couper du reste des hommes.

Il faut aussi distinguer la religion de la foi. Même la foi du charbonnier est toujours en tension avec la raison, ce qui explique d'ailleurs l'encyclique du pape Jean Paul II publiée le 14 septembre 1998 qui a comme titre *Fides et Ratio*. Même les philosophes de la raison, du rationalisme, voire de l'athéisme, dénoncent sans peine toutes les faiblesses des religions qui sont intolérantes, sources de conflits, aliénantes – j'en passe

et des meilleures. Il suffit d'aller voir le Musée national de l'athéisme à Tirana créé par Enver Hoxha, le président – ou plutôt le dictateur – d'Albanie, qui avait une phobie de l'invasion et qui a été formé par l'Université française (Montpellier), pour voir que ce musée montre de la religion... uniquement ce que je vais exposer dans la partie « pour le pire » de mon intervention.

### ... Pour le pire...

D'abord toutes les Lumières, et en particulier ce qu'on peut appeler « les Lumières de Cordoue » (l'*Aufklärung* allemande) à Berlin, c'est-à-dire jusqu'au nazisme, n'ont pas été toujours antireligieuses. La raison n'exclut pas la foi. La Déclaration d'indépendance américaine comme les franc-maçonneries sont en fait de tendance religieuse, sous différentes formes : théistes, déistes... Ce sont surtout les Lumières françaises, très remontées – et on le comprend – contre l'Église catholique, qui ont été antireligieuses, comme l'a été finalement la Révolution française qui est allée jusqu'à créer un nouveau calendrier dit révolutionnaire, supprimant les mois traditionnels, supprimant la semaine traditionnelle et instaurant des cultes « officiels », de la Raison ou de l'Être suprême. Je rappelle que dans notre droit interne français, il y a un seul élément constitutionnel qui fasse encore référence à une transcendance : c'est la Déclaration des droits de l'homme, rappelée dans le préambule de notre Constitution, et qui a été prise sous les auspices de l'Être suprême ; cela veut dire qu'on pense qu'Il existe. Mais il est mis à l'écart.

Certes, ce que l'on a vu au XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de l'analyse par Feuerbach de l'aliénation religieuse, c'est que tous les maîtres du soupçon qui ont marqué notre pensée ont rejeté la religion, comme Marx et « la religion opium du peuple ». Mais rappelons-nous ce que Heine lui disait : « Mon cher Marx, c'est peut-être un opium, mais de cet opium, j'ai absolument besoin. » Que répondre à cela ? Ensuite, nous avons eu Nietzsche avec la religion des faibles qui empêche l'arrivée de l'*Übermensch* ; Freud, critiquant Marx et le monothéisme ; Darwin avec l'évolution des espèces, même si lui-même restait religieux et attaché à son église d'origine. C'est en fait toute une forme de pensée qui s'est fondée sur ce refus de la religion. Seul peut-être, en sciences politiques, Tocqueville, dans *De la démocratie en Amérique*, rendait hommage à la vertu d'une religion civique, et dans l'université, le kantisme ou des pensées comme celles de Kierkegaard ou Karl Barth donnaient un certain espace à une pensée chrétienne. Mais ce christianisme était défini, par exemple par Marcel Gauchet, comme « la religion de la sortie de la religion ». La religion, c'est fini... On était face à « un désenchantement du monde » (Max Weber), et même la sociologie religieuse notait, à la suite des études du doyen Le Bras, l'effondrement de la pratique religieuse, des rites de passage tels que le mariage, du nombre des ministres du Culte, même en Alsace, etc.

Donc, la religion semblait obsolète, hors jeu, incapable de donner sinon du sens, du moins un véritable but à la vie. Il fallait passer à autre chose, et cette autre chose, c'était le « tout est politique ». Est-ce vrai ? En tout cas, les années 68 l'ont vu ainsi, et tout devenait politique, même aller à un service religieux. Les religions elles-mêmes s'étaient conformées à cette idée. On a développé à cette époque les théologies de la mort de Dieu. Alors on trouvait des formules telles que « Dieu est mort en Jésus-Christ », donc on ressortait quelque chose pour justement penser cette société.

Cet élément a été remis en cause, en particulier dans les pays de l'Est, par le fait que malgré la propagande athée, la religion résistait ; elle devenait même une forme de résistance. En pleine URSS, l'Arménie soviétique comptait encore 65 % de baptêmes. Dans l'Allemagne de l'Est, les églises protestantes formaient déjà les cadres qui donnent aujourd'hui Merkel et Gauck. En Pologne, ce fut Gdansk et les chantiers navals de Lech Walesa, et la Pologne donnant le pape Jean-Paul II à l'Église catholique du monde entier. Ensuite, il y a eu l'Iran en lutte contre le shah « non religieux », allié de l'Occident soutenu par les États-Unis et par la France, et ce combat mené par les mollahs autour de l'ayatollah Khomeiny abrité par la France – ce sont des éléments parfois contradictoires ! Les nationalismes turcs, kémalistes, arabes ou nassériens ont vite fait place à des formes de réveil musulman, ce qui peut-être explique l'échec des printemps arabes, même si les apports en Tunisie ont été un peu sauvés. La Chine, qui s'est ouverte après le maoïsme à l'économie étatique de marché, retrouve les valeurs du confucianisme. Le bouddhisme renaît, et pas seulement au Tibet. L'islam organise au Xinjiang chinois des révoltes. Etc. Nous voyons que dans les différents pays du monde, mais sous des formes inattendues et souvent en utilisant les formes les plus modernes de communication – télévangélistes américains, réseaux sociaux des islamistes, etc. –, nous avons énormément d'exemples de cette affirmation de la religion. Même l'Inde, qui avait été marquée par une distanciation avec la religion du temps de Mahatma Gandhi, vient d'élire un président hindouiste, et nettement antimusulman. Les bouddhistes, présentés comme très doux en Occident, qui lui est très favorable (le Dalaï Lama, Mathieu Ricard), sont eux-mêmes capables, en Birmanie ou en Thaïlande, de massacrer leurs adversaires, musulmans en l'occurrence.

Ces diverses religions qui non seulement résistent, mais se développent en inventant d'autres formes, en utilisant d'autres moyens de communication, par exemple le numérique comme la Réforme avait profité de l'imprimé. Elles restent tout à fait présentes. La religion d'une façon générale est non seulement une source inépuisable de références symboliques, de mythes et d'histoires qui peuvent être parfois archaïques, et pas seulement chez les plus intégristes ou fondamentalistes – il faudrait bien sûr revisiter ces termes –, mais elle est aussi une référence dans un monde globalisé, déboussolé, qui ne présente que l'argent comme valeur et l'accumulation des richesses comme but. Lorsque j'ai demandé à un grand PDG français qui se trouve être la cinquième fortune mondiale quel est son but, il m'a dit : devenir la quatrième ! Pourrait-on le critiquer sur ce plan ? Il s'agissait bien de développer son groupe, en achetant d'autres groupes. Heureusement, il vient de créer une grande fondation d'art contemporain...

Dans cette définition d'identité, il y a bien sûr l'origine nationale, mais est-ce suffisant ? Il y a la langue, mais est-ce suffisant ? Eh bien, il y a souvent la religion avec – nous passons évidemment au « pire » – ce qu'Abdelwahab Meddeb appelle « les identités meurtrières ». Cela peut aboutir à tuer l'autre qui ne partage pas la même religion ou la même foi. La religion, globalement, permet de mobiliser des énergies énormes ; on peut mourir pour ses convictions. Et pour sa foi, on peut se sacrifier. Là peut-être réside la confusion : religion et foi. Dans toutes les religions, il y a plus ou moins la notion de martyr qui devient vite un saint, et pas seulement chez les « islamistes ». De plus, les religions sont multiples : il n'y a pas un islam, un christianisme, etc. Il y a différentes formes de ces différentes religions, et cela est vrai pour le judaïsme, le bouddhisme avec ses trois véhicules, l'hindouisme sur les relations entre les castes, etc.

Les nouvelles religions sont, dit-on, une secte qui a réussi. Mais qui définit la secte ? Il n'y a pas de définition juridique, en tout cas en droit français. Même une institution très solide à travers les siècles comme l'Église catholique a connu de multiples évolutions – le célibat des prêtres n'existe que depuis le XII<sup>e</sup> siècle et pas chez les catholiques orientaux - et congrégations que nous connaissons aujourd'hui. Pensons par exemple à la querelle des rites opposant jésuites et dominicains en Chine, qui semblent pourtant de la même Église ! Chaque religion a ses orthodoxes et ses hérétiques, mais on est toujours l'hérétique de quelqu'un. Et très souvent, on a tendance à vouloir éliminer l'hérétique en faisant appel, si besoin, au bras séculier, à l'Etat.

Ce qui a changé avec la globalisation, c'est que l'individu, sans père et sans repère, se trouve face à un supermarché du religieux dont les produits changent très vite et peuvent se « relooker » très facilement. D'où peut-être le succès des courants évangéliques aux États-Unis et dans le monde. L'individu est souvent déboussolé, a soif de reconnaissance et d'appartenance, et la religion peut lui apporter une réponse à des questions existentielles.

Il faut aussi se méfier des médias, je dirais même des journalistes, qui souvent ignorent largement la religion. Il suffisait de voir par exemple la retransmission de la cérémonie d'investiture du président Obama, où le journaliste sur Antenne 2 n'a même pas reconnu le Notre Père actuel et l'a traduit sous la forme catholique ancienne d'avant Vatican II dont il avait de vagues souvenirs... On vit souvent dans l'instant, sans prendre le temps d'avoir la référence historique ou culturelle, au moment même, d'ailleurs, où l'Unesco proclame la Charte de la diversité culturelle, craignant qu'un formidable rouleau compresseur gomme toutes les aspérités, toutes les identités, y compris les identités religieuses.

En matière de religion, le vocabulaire s'use vite et on a parlé tour à tour, en les mélangeant, de terroristes, d'islamistes, de salafistes, de djihadistes – ce dernier mot a aujourd'hui la faveur du public –, en oubliant que ces termes sont polysémiques. Le djihad, en Islam, cela peut être tout simplement un effort de méditation intérieure. Donc, il faut faire très attention aux mots employés ; il faut d'abord les définir. De même, on fait de véritables contresens sur des termes que l'on entend tout le temps parce que cela fait bien, cela fait savant : charia, burqa, hidjab, hallal, haram, etc. Ces exemples révèlent au fond une méconnaissance, sinon un rejet de l'islam en occident, quand ce n'est pas une véritable islamophobie. Mais on voit aussi une renaissance de l'antisémitisme incontestable en France, non seulement dans les actes, mais aussi dans les pensées – c'est ce que j'appellerais un « néo-maurrassisme » –, avec Alain Soral qui manipule Dieudonné, etc. Il ne faut pas se cacher devant ces réalités.

Pour parler du pire, nous en avons des quantités d'exemples, parmi lesquels ces jeunes djihadistes de France et du monde entier qui viennent combattre en Syrie. J'ai été récemment avec le ministre de l'Intérieur d'Albanie, le seul pays incontestablement européen où la majorité de la population est musulmane, qui s'affolait de voir que deux cents jeunes de son pays étaient en train de combattre en Syrie. Il demandait ce que nous faisons, nous en France, combien nous en avons, etc. En même temps, il faut voir que ces jeunes partent combattre un dictateur, Assad – en tout cas, c'est ce qu'avaient dit notre président et le président Obama. Peut-on totalement les condamner ? Comment

avons-nous réagi dans les années 1937-1938 aux jeunes Français qui allaient s'engager dans les brigades internationales combattre le franquisme ? Je crois qu'il faut relativiser ou en tout cas se poser des questions. De même, la religion apparaît souvent comme un cache-sexe, oserais-je dire, d'autres problèmes qui sont d'ordre purement ethnique. Au Mali, le vrai problème est celui de l'existence du peuple touareg se trouvant sur cinq États, ce qui évidemment fait éclater les frontières. En Centrafrique, il y a surtout l'opposition des éleveurs nomades du nord, musulmans, face aux agriculteurs sédentaires, animistes et légèrement christianisés du sud. L'Afghanistan n'a jamais constitué un État unifié, mais réunit différents peuples tels que Pachtouns, Baloutches, etc., avec différentes tendances d'islam. En Irak, le peuple kurde se défend vaillamment ... mais il remet en question les frontières de cinq États. L'ex-Yougoslavie a explosé non pas sur des questions religieuses, mais sur la ligne de fracture de l'empire latin d'Occident et de l'empire byzantin d'Orient ; et cette ligne de fracture oppose la Croatie à majorité catholique qui parle serbo-croate – langue écrite en caractères latins – à la Serbie orthodoxe qui parle la même langue mais écrite en caractères cyrilliques. Et puis ce qui a compliqué les choses, c'est qu'il y a eu des musulmans convertis lors de l'expansion de l'Empire ottoman en Bosnie, Albanie, Kosovo, Montenegro...

Les exemples de violences religieuses ne manquent pas. Nous aurons dimanche la fête du Très Saint Sacrement. Pensons au chevalier de La Barre qui fut décapité – à l'époque, quand on était noble, c'était un honneur d'être décapité et on ne passait pas par d'autres moyens d'exécution – tout simplement pour avoir refusé d'ôter son chapeau au passage du Très Saint Sacrement ! Il faut aussi voir d'où nous venons... Tout ceci a été très bien exprimé par Laurent Fabius sur la religion dans notre politique étrangère. Il commence ainsi : « Il n'est pas courant pour un ministre des Affaires étrangères français de s'exprimer sur les questions religieuses. Si je le fais, c'est pour une raison simple : nombre des crises internationales actuelles restent inintelligibles et d'ailleurs insolubles quand le fait religieux n'est pas pris en compte. » Cette conférence à laquelle je vous renvoie<sup>1</sup> se termine ainsi : « Le poète latin Lucrèce nous avait mis en garde il y a déjà fort longtemps lorsqu'il écrivait : "*Tantum religio potuit suadere malorum*" (De combien de maux la religion n'est-elle pas la cause). Et pourtant, ce n'est nullement une fatalité. La religion peut et doit être une source de création artistique, de spiritualité, un facteur de culture, de dialogue et de paix. La France possède dans ce domaine une expérience précieuse à faire valoir sans arrogance. La France s'efforce et elle s'efforcera d'agir en ce sens. » Ceci m'amène à la partie suivante de mon exposé.

### ... Et pour le meilleur

Pour le meilleur ? J'ajoute aussitôt prudemment un « peut-être », car là, il s'agit directement de chacun de nous, croyants, mais peut-être surtout agnostiques et athées, qui avons la chance d'être citoyens d'une république constitutionnellement laïque dans toutes ses formes juridiques. Le problème est que la France « catho-laïque », comme disait Bruno Étienne, a vécu une série de conflits douloureux et sanglants autour de la religion – peut-être moins sanglants d'ailleurs en Alsace, cela expliquerait certaines choses. La religion est bien sûr un formidable réservoir de violences symboliques, je l'ai dit, mais elle est aussi un formidable réservoir de références culturelles et nourrit des

---

1. Colloque « Religion et politique étrangère », 6 novembre 2013. [www.diplomatie.gouv.fr/fr/le-ministre/laurent-fabius/discours-21591/article/intervention-de-laurent-fabius-au-109024](http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/le-ministre/laurent-fabius/discours-21591/article/intervention-de-laurent-fabius-au-109024)

quantités d'œuvres d'art, de musique, de danse, etc. Quand j'enseignais avec Roland Ries et sa chère épouse au lycée Pasteur, je n'avais pas de mal à parler des religions dans le cadre d'un programme sur les grandes civilisations : la Chine, l'Inde, le Japon... Cela devenait un peu plus difficile quand nous abordions les démocraties de l'Est et l'URSS, officiellement «athées» à l'époque, mais nous y arrivions. Cependant, dès que nous nous approchions un peu de la France, très vite, certains craignaient que l'on versât dans le catéchisme – ce sont nos craintes françaises... Je leur expliquais qu'il s'agissait simplement de comprendre. Comment enseigner les guerres de religions de France sans parler de religion ? Il y a eu des oppositions intellectuelles et théologiques. Maintenant, les choses ont heureusement beaucoup évolué et les programmes font une large place à « l'enseignement du fait religieux » à la suite du rapport de Régis Debray. Encore faut-il le faire... C'est possible, c'est même conseillé, aussi nous le ferons si les enseignants sont bien formés.

Cela aboutit parfois à des erreurs. J'ai accompagné des élèves de 4<sup>e</sup> d'un collège pour leur faire visiter la basilique de Saint-Denis. Dans cette classe, bien qu'on ne fasse pas de statistiques, la majorité des élèves se déclaraient musulmans ou musulmanes. Nous sortons avec les élèves qui n'ont évidemment pas de voile, mais nous traversons le marché et elles se tournent vers leur professeur d'histoire en disant « là, madame, on a le droit de mettre le voile ». Donc, elles mettent le voile. Nous continuons, nous entrons à la basilique et le professeur dit : « C'est un lieu religieux, vous devez enlever le voile. » Le prêtre répond : « Mais non, c'est au contraire conseillé ! » J'ai essayé de leur montrer que là se trouvait toute l'histoire de France... Face à ces difficultés, il faut utiliser la connaissance, il faut apprécier l'autre différent, il faut d'abord le connaître.

L'espace culturel fondamental des religions a été reconnu sur le plan international, en particulier par l'Unesco, avec la création des chaires Unesco de religions et des expositions comme « La Bible, patrimoine de l'humanité ». Cette exposition a commencé à Strasbourg, elle a été ensuite « bénie laïquement » par le ministre de la Culture, de l'époque, Frédéric Mitterrand, contre l'avis de notre ambassadrice auprès de l'Unesco, Catherine Colonna, qui disait « surtout pas, la laïcité l'interdit » et puis qui, dernier argument, avait ajouté « mais qu'est-ce qu'on fera si les musulmans me demandent la même chose pour le Coran ? ». Je le dis personnellement, mais cela peut se discuter : je m'en réjouirais. L'exposition « La Bible, patrimoine de l'humanité » montre la traduction complète de la Bible en braille – c'est-à-dire le premier, le deuxième Testament et les textes apocryphes, catholiques et orthodoxes –, et cette traduction complète va du sol au plafond... Pour un aveugle, je ne sais pas si la dématérialisation sera tout à fait utile. Voilà une illustration des questions qui peuvent se poser. Mais derrière, il y a toute la distance vis-à-vis du texte « révélé », « sacré ».

L'Unesco soutient aussi la Conférence mondiale des religions pour la paix, présidée par un Français qui s'appelle Ghaleb Bencheikh et qui dirige l'émission religieuse « Connaître l'islam » sur la chaîne publique. Je pourrais aussi évoquer l'Institut du monde arabe et son travail, et en particulier la très bonne exposition actuelle, sous la présidence de Jack Lang, sur le pèlerinage – le *hajj* –, que je vous conseille d'aller voir.

Tout ceci n'est pas spectaculaire, mais est important ; l'impact est réel. Nous souffrons d'un déficit de sciences religieuses parce qu'elles ont été globalement exclues de l'université française. Elles réapparaissent au collège de France, à l'École pratique des

hautes études, et grâce à Strasbourg aux facultés de théologie. Il faut en profiter. Peut-être est-ce d'ailleurs la rançon d'un certain impérialisme. Saint Thomas d'Aquin, à la Sorbonne, déclarait que la théologie était la reine des sciences ; c'était peut-être beaucoup, mais je crois néanmoins que les sciences religieuses manquent de reconnaissance.

Je conclurai en évoquant les groupes de rencontres, très nombreux et qui se multiplient : l'Amitié judéo-chrétienne internationale avec sa branche française et ses branches en Alsace, Strasbourg, Mulhouse, Colmar, Metz, etc. ; le Groupe d'amitié islamo-chrétienne ; l'Amitié judéo-musulmane de France ; la Fraternité d'Abraham qui regroupe juifs, chrétiens et musulmans. Toutes les Églises ont créé des instances de concertation avec l'islam et le judaïsme. La Communauté de Sant'Egidio internationale travaille auprès des pauvres et cherche à rétablir la paix dans le monde. Il y a des gestes étonnants aussi, comme celui de Mahmoud Abbas et Shimon Peres, réunis pour prier pour la paix chez le pape François à la suite de son voyage en Israël et en Palestine, en présence du Patriarche Bartholomée I<sup>er</sup>.

Sur ces questions de violence ou de dialogue, je crois qu'il faudrait rappeler la position de Sébastien Castellion contre Jean Calvin, à propos de la condamnation à mort de Michel Servet : la mort d'un homme restera toujours la mort d'un homme et rien ne peut la justifier, même pas des raisons théologiques. Servet niait la Trinité – gros problème dans l'histoire du christianisme – Il avait été condamné auparavant par l'Église catholique, mais cela ne justifiait rien.

Voilà les réflexions que je voulais vous livrer. Nous avons beaucoup de pain sur la planche : un programme de connaissances, un projet de rencontre de l'autre différent. L'autre sera toujours différent, il ne sera jamais totalement assimilable. Très souvent, en France, nous avons cette volonté d'assimilation qui n'est pas l'intégration : nous voulons que l'autre soit vraiment sur le même moule. Or, notre société évolue, même si nous ne le voulons pas, même si nous nous crispions. Je dirais globalement que dans cette rencontre de l'autre, n'ayons pas peur. Les différences ne nous menacent pas, elles sont richesses.

## Débat

**Nathalie LEROY-MANDART** : Je suis très engagée dans l'Église protestante locale et nationale. Je voulais relever le fait que le Coran et la Bible ne se comparent pas parce que dans la religion chrétienne, c'est Jésus qui est révélé alors que dans l'islam, c'est le Coran qui est révélé et pas le prophète ; donc, cela change la notion de sacralité des choses. Je suis surprise de la teneur de la conférence parce que quand j'en ai lu le titre, j'ai interprété le mot religieux comme entité de personnes et non comme concept global. Dans le précédent exposé, des noms ont été cités, mais il n'y a pas pire lâcheté de la part de certains religieux que de se proclamer prophètes ou inspirés au nom de Dieu, donc complètement planqués... Par contre, nous pouvons effectivement nommer de grands hommes comme Voltaire ou Rousseau qui étaient loin d'être antireligieux – l'un était déiste et l'autre a changé de confession entre la protestante et la catholique – et qui étaient très croyants.

**Alain BOYER :** Merci pour ces remarques très justes, très pertinentes, qui montrent qu'il faut que nous creusions. C'est sûr que les Lumières françaises, différentes de l'*Aufklärung* allemande, étaient antireligieuses. Elles étaient surtout anticatholiques. Quand Voltaire proclamait « Écr. l'inf. » dans ses lettres à ses amis, cela voulait dire « écrasons l'infâme », et l'infâme, c'était l'Église catholique. Était-ce la religion ? C'est une question, mais en tout cas c'était clairement l'Église catholique de la France de son temps avec tout son pouvoir absolu. Quand il écrit *Mahomet*, ce n'est pas Mahomet qu'il vise, mais bien l'Église catholique.

Coran et Bible sont évidemment très différents. D'abord, la Bible n'a pas été rédigée au même moment, des théologiens pourraient le dire bien mieux que moi. Les apocryphes catholiques que j'ai évoqués ne sont pas les mêmes que les apocryphes orthodoxes. Le Coran a été à peu près révélé globalement au même moment. A-t-il été rédigé en une seule fois ? Les spécialistes en discuteront. Mais effectivement, il serait pour un musulman inadmissible que l'on compare les deux, sauf en sciences religieuses. Les conditions historiques, matérielles, etc., sont très différentes. L'idée que l'on puisse faire une exposition sur « Le Coran, patrimoine de l'humanité » peut se poser aussi bien que pour « La Bible, patrimoine de l'humanité » qui a commencé à être présentée avant d'être inaugurée par le ministre de la Culture Frédéric Mitterrand, bénédiction tout à fait laïque puisque lui-même s'est présenté dans son discours comme athée. Cela nécessite qu'il y ait une demande du côté musulman, mais pour la directrice générale de l'Unesco, à qui j'en ai parlé, il n'y a pas d'opposition de principe. Quant à savoir à qui appartient le Coran... Je n'entrerai pas dans ce sujet.

Vous avez parlé de personnes entre ce qui est collectif et individuel. J'ai essayé d'indiquer la différence entre religion et foi, mais elle n'est pas toujours évidente. Certains, volontairement, confondent les deux et ce n'est pas totalement innocent.

**Hélène KOEHL :** Je connais Alain BOYER depuis très longtemps puisque nous nous sommes occupés ensemble de mouvements protestants. Je soulignerai un point qui me semble important : la diversification des christianismes en France et en Europe s'est passée au moment de la révolution du livre et de l'arrivée de l'écriture, ce qui est comparable à ce qui se passe aujourd'hui avec la révolution du numérique. Ce sont des périodes qui entraînent de grands bouleversements et des moyens de communication autres. L'organisation de la société après l'émergence du livre s'est renouvelée, et tout ce qui est Lumière fait partie de ce mouvement. Aujourd'hui, nous sommes dans un monde nouveau parce que les moyens de communication ouvrent des champs différents, et cela englobera certainement aussi les autres religions, les autres écrits, etc. Je crois que c'est une grande espérance et si nous sommes un peu confiants, nous pouvons nous dire que de là peuvent émerger de bonnes choses.

**Alain BOYER :** Merci pour ces remarques. La diversification est de plus en plus grande. Comme le disent les sociologues, nous avons une explosion du « marché du religieux ». Même le magistère romain le plus fort, le plus centralisé, doit tenir compte de ces formes très diverses, mais qui ont existé dans toute l'histoire des religions. Là où l'explosion se fait le plus – dans les protestantismes et tous les mouvements évangéliques, charismatiques, pentecôtistes, etc. –, il en naît tous les jours, mais dans l'islam, c'est également vrai. Il faut bien se mettre dans la tête qu'il n'y a pas un seul islam. J'ai parlé de l'Albanie qui a été marquée par un régime communiste

particulièrement dur, même si son chef avait été formé à Montpellier – la formation ne garantit pas tout –, et dont l’islam est majoritaire, mais c’est un islam qui passe très inaperçu : il n’y a pour ainsi dire pas un seul foulard. Il y a même un courant appelé bogomile, que certains historiens disent issu du catharisme et passé par l’Italie, qui a tellement souffert du catholicisme qu’il a préféré, lorsque l’Empire ottoman est arrivé, se dire musulman. Donc, les choses sont complexes. Et puis nous savons que certaines religions sont de façade ; c’est le phénomène du marranisme que l’on redécouvre, parce que l’Espagne s’aperçoit enfin qu’elle a peut-être fait une erreur en se coupant du judaïsme en 1492 avec l’expulsion par les rois très catholiques que l’Église catholique, un moment, a failli canoniser, et s’apprête à réintégrer les Juifs expulsés en 1492...

Dans tous ces domaines, je crois qu’il faut être relativement prudent. Les religions sont multiples, mais c’est un réservoir de valeurs et de mobilisation pour le meilleur, espérons-le ; ou pour le pire parce qu’au nom de la religion, on est capable – ce qui est contraire à toutes les religions – de tuer son frère.

**Liliane HAMM :** Je suis très contente que vous ayez fait la distinction entre religion et foi ; à mon avis, cela a des choses à voir, mais ce n’est pas tout. Je crois que les religions posent de lourds problèmes parce qu’elles sont souvent instrumentalisées, soit par le pouvoir politique, soit par le pouvoir économique. Si nous creusons un peu tous les conflits dits de religion que nous connaissons actuellement, nous voyons toujours se profiler derrière ou dominer des conflits qui sont d’un tout autre ordre. Tant qu’on ne les résout pas, on ne résoudra pas le problème des religions.

**Alain BOYER :** Vous avez tout à fait raison parce que beaucoup de conflits, appelés conflits religieux, recouvrent bien d’autres choses. La religion a un pouvoir de mobilisation que certains veulent manipuler, ce n’est jamais très innocent. Tout notre effort doit être d’abord de revenir aux textes avec un rapport relativement critique et une certaine distance. C’est beaucoup plus dur si on les déclare dès le début comme textes sacrés intouchables. C’est tout le problème, effectivement, des religions qui ont tendance à être utilisées et manipulées pour asseoir les pouvoirs. Parfois, cela a un nom : le césaropapisme est connu dans l’histoire. Je dirais que c’est une tendance qui existe dans toute religion. Pourquoi ? Parce que les hommes et les femmes sont des hommes et des femmes et qu’ils sont souvent peu fidèles à ce qu’ils proclament. Venir aux textes a quand même fait partie des éléments de l’humanisme et de la réforme : quel est le texte, sur quoi vous appuyez-vous ? Ensuite, il faut le traduire, mais ce n’est pas facile dans toutes les langues. Le Coran est, semble-t-il, par définition intraduisible et pour nos frères et sœurs juifs, la Torah est encore reçue aujourd’hui sous forme hébraïque même si la traduction grecque, la Septante a joué un rôle culturel majeur.